

## Un de ces dimanches

Jacques Boulerice

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boulerice, J. (1992). Un de ces dimanches. *Moebius*, (54-55), 175–179.

## UN DE CES DIMANCHES

Jacques Boulerice

*À Marcel Colin, rebelle*

Quand elle me dira d'aller dehors, je ne bougerai pas de ma chaise. Je dors. Je suis sourd, maman. Toute la maison sait que je ne comprends rien. Tête de mule. D'abord, je suis fatigué d'entendre quelqu'un de son âge s'appeler encore «maman» plutôt que de dire «je» comme tout le monde : «Maman voudrait que ses petits lapins mangent proprement.» «Maman passe beaucoup de temps à faire le ménage de vos chambres, il ne faudrait pas tout salir.» «Maman a préparé de la bonne soupe pour ses enfants. Faites plaisir à maman, mangez tous les légumes au fond de l'assiette.»

Puis, ce n'est pas ma mère. Maman ne nous traitait pas en arriérés, ne nous parlait pas comme à des idiots. Si je pouvais lui dire que j'en ai plein les oreilles de son petit miel de luzerne et de ses conseils pour vieux bébés, lui dire encore comme je suis fatigué de l'entendre nous décrire les images du calendrier de l'Oratoire. «Il fait beau comme sur la photo et c'est aujourd'hui dimanche, mes agneaux; péché de rester dans la maison tout l'après-midi.» Le péché, madame Demers, c'est de changer le beau temps en chemin de croix. Mais pas question de lui répéter ça... Surtout qu'elle

n'aime pas se faire appeler «madame». Moi, je n'aime pas me faire appeler «Ti-Coune». Il y a des soirs où je ne suis plus certain de mon prénom. Si je pouvais faire comprendre à quelqu'un combien je suis fatigué de tout ça, de toujours être rendu ce jour-là.

Si elle savait que je fume en cachette lorsqu'elle me force à sortir le dimanche après-midi, «maman» ne serait pas contente. Ça me fait quand même rire d'y penser, me change un peu de la platitude des semaines. Maman Fonfon! Quand elle nous dispute plus fort que d'habitude, ou qu'elle a des exigences spéciales, madame Demers s'appelle «maman Fonfon». C'est encore plus choquant. Mais il ne faut pas le laisser voir, pour éviter les taloches derrière la tête. À ces moments-là, je fais semblant de dormir dur, la bouche un peu ouverte pour faire plus vrai. Comme aujourd'hui.

Même si elle se fâche, je n'irai pas dehors tout à l'heure. Je garderai les yeux fermés. Je n'aime plus le gros soleil. Ou plutôt, je l'aime seulement comme je l'imagine : avec tous mes amis en dessous. Mes amis... Avec le temps, ils ont presque tous déménagé, changé de rue, parfois même de ville. Certains sont partis assez loin. En plus, on dirait que ceux qui restent ne sortent jamais à la même heure que moi. Alors, je préfère passer le temps tout seul, dans ma chambre.

Au moins là, quand je retrouve ceux que j'aime voir, ils arrivent toujours habillés comme du monde. C'est facile : je les imagine avec des vêtements à leur taille et, sur la tête, de vraies belles casquettes. Celles à longues visières et aux couleurs des clubs de base-ball qu'on voit à la télé. J'en avais une de Montréal, mais je ne la retrouve plus. Maman Fonfon a dû la prêter à quelqu'un d'autre, ou la trouver trop sale. Ce que je déteste le plus, c'est quand elle me force à sortir avec des maudits camails qui me donnent l'air fou.

Un hiver, je crois bien que c'est l'hiver dernier, elle m'a enfoncé une sorte de casque d'aviateur sur la tête et m'a poussé dehors. Un bonnet de cuir avec des oreilles de poil qui attachent sous le menton; elle m'a pincé la peau avec le bouton et a ri de moi parce que je chialais. Tous ceux que j'ai rencontrés, ce jour-là, sur le trottoir, m'ont pouffé au nez. Même s'il ne faisait pas très froid, elle m'avait habillé comme un oignon. Un oignon avec un casque d'aviateur.

J'aurais dû mettre le feu au comptoir des pauvres où elle travaille le samedi pour faire sa bonne action, et nous habiller le lendemain avec ce qu'elle y a trouvé de plus laid.

Mais les allumettes sont rares et j'aime mieux les garder pour fumer au parc. D'ailleurs, j'en avais profité, cette fois-là, pour cacher entre mes pelures de quoi fumer et surtout de quoi me bourrer le nez. Tout ce qui me restait. C'était la dernière portion qu'elle avait failli découvrir quand j'ai changé de chambre. Elle en avait pourtant profité pour vider une autre fois mes trois tiroirs sur le lit. L'effron-tée.

La petite boîte de métal a roulé juste sous son nez, mais trop semblable à celle des pilules pour qu'elle se doute du contenu. Aucun soupçon... Cette poudre-là aussi fait penser au base-ball : trois prises puis un gars est mort. Ça pique toujours les narines. On éternue un peu au début, puis on s'habitue. Juste une petite chaleur... Je ne sais vraiment plus qui pourrait m'en apporter, maintenant. Même pour fumer, c'est compliqué. Maman Fonfon surveille plus que jamais; elle dit qu'elle a peur du feu, cherche dans ma chambre quand je ne suis pas là, me fouille parfois. Elle n'a pas le droit.

Quand elle me force à sortir de la maison, je me rends tout de suite au petit parc Laurier, parce que c'est encore là que je rencontre le plus souvent mes amis. Même ceux qui ont déménagé assez loin reviennent ici, parce qu'on a étouffé les parcs dans leurs quartiers. La ville transforme ses jardins en supermarchés ou en murs de prison pour faire de l'ombre. Il y a de moins en moins de place pour nous. Reste une moitié du parc Laurier, des pins, des tilleuls, où ceux qui ont de bons yeux volent un peu de rivière, de loin, entre l'usine de filtration et la clôture du collège militaire.

Si maman Fonfon insiste tout à l'heure pour m'envoyer prendre l'air, c'est là que j'irai fumer. Derrière les pins tallés, à trois rues d'ici. Je ne risque pas de me perdre, sauf si j'essaie encore de retrouver la maison où nous habitons avant, il y a longtemps. La maison entourée justement de pins et de grands thuyas pour garder les dimanches à la fraîche.

Dans ce temps-là, il y avait, le long du Richelieu, un parc municipal immense avec des arbres habitués à faire juste assez de place au soleil, et des petits bois qui savaient préparer des abris, des cachettes pour ceux qui en ont besoin. Surtout, il y avait la rivière endimanchée avec ses saules penchés au-dessus de l'eau. On entendait rire tout le temps. Même le nom du parc était rafraîchissant : l'O.T.J. Maman n'avait pas besoin de nous mettre à la porte avec le panier de victuailles et le sac de jeux... C'est à ces après-midi que je pense aujourd'hui quand je fais semblant de dormir.

Un de ces dimanches, après la messe, nos parents nous avaient amenés en pique-nique. Au gros soleil du midi, seul avec papa, j'observais les gens s'amuser autour des piscines de bois. Il avait inventé un joyeux concours de bedaines : qui trouve la plus grosse a priorité sur l'unique flotteur familial. Une vieille chambre à air recyclée que nous nous arrachions mes sœurs et moi...

On entendait crier plus fort dans la piscine la moins profonde parce qu'il y avait de la mousse sur les planches du fond et que c'était glissant. J'y reconnaissais plusieurs de mes amis. Tous disaient savoir nager, mais, comme moi, ils n'osaient même pas marcher sur la passerelle flottante qui menait au tremplin du grand quai.

Son bras autour de mon cou, papa m'a demandé si j'aimerais, un de ces dimanches, traverser la rivière à la nage. Sans attendre la réponse qu'il devinait évidemment, il m'a amené à l'une des piscines profondes. Au moins cinq pieds d'eau! Mes amis m'ont regardé partir avec lui sur la passerelle qui faisait lentement signe que oui.

La première chose que j'ai sentie dans l'eau, c'est la force du courant parce que la piscine était assez loin dans la rivière. Une latte de bois, une latte d'eau, une latte de bois, une latte d'eau... La deuxième, c'est que mon père pouvait arrêter la peur comme d'autres arrêtent le sang. Une main sous le ventre (c'est drôle de se sentir léger), une main pour rappeler le mouvement, de l'air par la bouche, des bulles par le nez, les jambes qui battent doucement, les fesses ne bougent presque pas... voilà.

Lorsque maman et mes deux sœurs sont revenues de leur promenade en chaloupe, je pouvais traverser la piscine. Même contre le courant! Elles me regardaient toutes les trois avec des yeux que je n'ai pas oubliés. Debout derrière moi, papa avait posé ses deux mains sur mes épaules. Je les sens encore. Autour de nous, les amis promettaient d'apprendre bientôt eux aussi, peut-être dimanche prochain, en regardant papa... À la fin de l'été on traverserait la rivière ensemble. Au plus tard, l'année prochaine. Je les entends encore.

Quand madame Demers viendra tout à l'heure me crier dans les oreilles que c'est péché de rester dans la maison par une si belle journée, je ne bougerai pas de ma chaise bercante. Elle m'apportera un chapeau qui ne m'appartient pas et ma canne à quatre pieds qu'elle frappera sur le plancher pour me prouver que c'est solide. Elle répétera à tue-tête, en me poussant dans le dos, que c'est un dimanche comme on n'en fait plus, presque pas de vent, et qu'il faut aller marcher dehors pendant que mes jambes le permettent encore.

J'aurais bien le temps de cacher ma pipe et des allumettes dans mes poches de pantalon, mais le goût sèche en même temps que ma blague. Je n'ai plus rien à priser, maman Fonfon. Ni tabac, ni beau temps. Des dimanches comme on n'en fait plus.